

RÉDACTION

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve.

Remarques importantes

- Présenter sur la copie en premier lieu le résumé de texte et en second lieu la dissertation.
- Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la correction de la forme (syntaxe, orthographe), de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
- L'épreuve de Rédaction comporte obligatoirement deux parties : un résumé et une dissertation. Résumé et dissertation ont la même notation et forment un ensemble indissociable.

Partie I - Résumé de texte

Résumez en 250 mots le texte suivant. Un écart de 10 % en plus ou en moins sera toléré. Vous indiquerez avec précision, en marge de chaque ligne, le nombre de mots qu'elle comporte et, à la fin du résumé, le total.

Le héros est le don ambigu que nous accorde la littérature avant de prendre conscience d'elle-même. De là qu'il soit, malgré sa simplicité, partagé entre le dire et le faire. D'abord, s'il appartient aux premiers temps, il n'appartient pas au temps le plus ancien. Ce que les Allemands appellent *das Märchen* et que nous traduisons (mal) par conte, se rapporte à un âge du monde sans héros et presque sans figure : alors, on ne fait pas attention aux noms et, même nommé, le personnage prémythique ne se sépare pas des puissances sensibles — l'eau, la terre, les plantes — que suffisent à désigner des mots communs. L'âge des contes n'est pas exempt d'êtres pervers ni de coups violents ; mais, remarque Jünger, quand nous rencontrons des nains, des ogres, des sorciers, nous ne rencontrons ni Siegfried ni Héraklès, et même le chasseur qui s'en prend à l'environnement naturel, en fait partie et use seulement d'un droit qui ne lui appartient pas personnellement, qu'il exerce dans une zone de sécurité collective et magique, originellement délimitée et du reste préservée par des actes de compensation sacrés. Ce n'est pas l'âge d'or. Cependant, Rousseau nous aide à comprendre pourquoi, entrant dans les cavernes, nous pouvons être sous un charme, mais restons libres de toute exaltation héroïque. C'est que, là, ne vécurent jamais de héros.

L'apparition du héros marque un changement des rapports avec la nature. Il y a Hercule, il y a Achille, il y a Roland, il y a le Cid ou Horace. Cette énumération nous dit

Filière MP, PC, PSI

presque tout. A l'âge des contes subsiste avec la terre ou le ciel une connivence malicieuse qui n'est pas unité, mais suppose un horizon commun : nous ne sommes presque jamais dans le vertical, mais dans l'horizontal, et l'homme, s'il combat contre les êtres des divers règnes naturels, ne les combat pas par une claire action guerrière, mais par la ruse, l'échange malin ou une transformation magique qui lui permet de prendre en charge la vérité et le savoir des puissances adverses. Hercule s'oppose à la nature d'où il émerge, monstrueusement, mais par la force ; toutefois, ses exploits sont des entreprises, on dit même des travaux — ce qui rend sa situation équivoque. Hercule n'est pas un héros solaire, il est trop fort, cette force n'est pas virile ni divine, elle est naturelle, elle est la nature se séparant puissamment d'elle-même : il y a quelque chose de triste chez Hercule, comme s'il représentait une sorte de trahison, la part où la grande nature renonce à sa grandeur, mais, maîtrisée, nous prive de ce savoir enchanté que nous donnait l'acquiescement à ses apparences monstrueuses. La puissance domestique la puissance et se fait servile. Il est curieux que Chiron, le centaure, soit porteur d'une sagesse et Hercule, l'homme, porteur d'une brutalité. Et précisément Chiron n'est pas un héros.

Le héros combat et conquiert. Cette virilité conquérante, d'où vient-elle ? De lui-même. Mais lui-même, d'où vient-il ? Voilà le début de ses difficultés. Il a un nom qui lui est propre, qu'il s'est même souvent approprié — un surnom, comme on dit un surmoi. Il a un nom, il est un nom. Mais s'il a un nom, il a une généalogie ; l'ascendant qu'il exerce et qu'il doit à ses hauts faits est en même temps le signe de son ascendance, cela qu'il doit à son origine et qui le fait venir naturellement de haut. De cette contradiction, il ne se libérera pas. Héros qui ne doit rien qu'à lui seul, il est par là divin, mais, par là, à jamais et depuis toujours dieu, et ce n'est plus son action qui est glorieuse, c'est l'essence glorieuse qui s'affirme et se vérifie dans ses actes, se consacre et se dénonce dans son nom. En cela, le héros nous apprend quelque chose. D'abord l'invincible penchant essentialiste : le héros n'est qu'action, l'action le rend héroïque, mais ce faire héroïque n'est rien sans l'être ; seul l'être — l'essence — nous satisfait, nous rassure et nous promet l'avenir. C'est que l'ignoble obscurité fait peur. La gloire est suspecte, si elle vient de la nuit. Il faut donc que l'acte héroïque soit toujours déjà antérieur à lui-même, de même que le héros, l'homme premier par excellence, doit être un homme venu de loin, une merveille héréditaire, reçue et transmise. Achille, caché et travesti en fille, est cependant déjà Achille. Il l'est par son origine qui est divine, et l'attente où il est de lui-même est l'attente seulement de sa manifestation. Non pas inconnu, mais dissimulé : cette occultation, d'un coup, cesse et le voilà dans le plein jour, de part en part visible, porteur d'une clarté qui ne triomphe pas seulement de la nuit, mais la niait par avance et faisait d'elle déjà un jour à venir. [...]

Le héros n'est rien s'il n'est glorieux. Le mot exploit marque cette relation avec le dehors, l'héroïsme ignore le for intérieur, comme il ignore le virtuel et le latent. La gloire

est le rayonnement de l'action immédiate, elle est lumière, elle est éclat. Le héros se montre, cette manifestation qui éblouit est celle de l'être dans un être, la transfiguration de l'origine dans le commencement, la transparence de l'absolu dans une décision ou une action pourtant particulières et momentanées. Mais cette découverte glorieuse qui à la fois ne laisse rien à découvrir (l'âme du héros est la plus vide) et se prétend inépuisable, est le privilège de son presque homonyme, le héraut, celui qui annonce et fait retentir. L'héroïsme est révélation, cette brillance merveilleuse de l'acte qui unit l'essence et l'apparence. L'héroïsme est la souveraineté lumineuse de l'acte. Seul l'acte est héroïque, et le héros n'est rien s'il n'agit et n'est rien hors de la clarté de l'acte qui éclaire et l'éclaire.[...] Il en résulte que l'authenticité héroïque — s'il y en a une — devrait se déterminer comme verbe, mais jamais comme substantif. Or, au contraire, seul compte, seul importe le héros dans la plénitude du nom. Cela signifie aussi que s'il n'y a d'héroïsme que dans l'action, il n'y a de héros que dans et par la parole. Le chant est son séjour privilégié. Le héros naît quand le chanteur s'avance dans la grande salle. Il se raconte. Il n'est pas, il se chante seulement.

Le héros, l'homme actif par excellence, ne doit son être qu'au langage. Mais il faut tout de suite remarquer qu'entre l'aède errant et l'homme puissant sans pouvoir et sans site, il y a une complicité de destin et une similitude de fonctions (l'on vante Roland plutôt que Charlemagne). C'est que tous deux sont en marge ou du moins représentent une présence à la fois frontale et latérale. Le chanteur se reconnaît — de loin — dans le héros et, par là, pense se faire reconnaître en le proposant à la reconnaissance. Non pas que le poème, en racontant l'action merveilleuse, se contente de la célébrer : la célébrant, il la produit, il la répète au sens le plus fort ; il lui accorde ce pouvoir de redondance qui vient du nom et se déploie dans la renommée, *cette rumeur de gloire accompagnant le nom*. Il n'existe pas de héros obscur. « L'honneur, dira Pindare, va seulement à ceux dont le dieu fait croître un beau logos venu au secours des morts. » La parole mesurée et la démesure héroïque ont ceci de commun : l'une et l'autre affrontent la mort. Mais la parole est plus profondément engagée dans le mouvement de mourir, puisque seule elle réussit à en faire une vie seconde, durant sans durée. En ce sens, et en admettant que le héros soit le maître, l'homme qui semble détenir la parole comme un pouvoir sera le maître du maître.

Maurice BLANCHOT, *L'Entretien infini*, Gallimard, 1955, pp. 540-544.

Partie II - Dissertation

Votre devoir devra obligatoirement confronter les trois œuvres et y renvoyer avec précision. Il ne faudra, en aucun cas, juxtaposer trois monographies, chacune consacrée à un auteur. Votre copie ne pourra pas excéder 1200 mots, mais un décompte exact ne sera pas exigé.

« Seul l'acte est héroïque et le héros n'est rien s'il n'agit et n'est rien hors de la clarté de l'acte qui éclaire et qui l'éclaire. »

Les trois œuvres inscrites au programme vous permettent-elles de souscrire à l'affirmation de Maurice Blanchot ?

••• FIN •••